PATRIA.

XXXI

Mais puisque les Juifs voulant être un peuple à part, supérieur de Dieu ou privilégié de Dieu, persistent à rester étrangers au milieu des autres peuples et se refusent socialement et religieusement, avec une opiniatreté qui les rend ennemis et dangereux, à l'idée de "patrie" et à son principe nécessaire, ne convient-il pas de dire en quoi ils se trompent certainement compromettent leur race et se mettent les premiers en dehors de la civilisation qu'ils croient servir avec une loi du passé et une morale de devoirs assurément inférieure à celle du christianisme ?

Cela n'est pas de la polémique haineuse et violente, ni de la proscription ; et la discussion de ce genre, dans laquelle il y a un rapprochement de pensées et de bonne volonté ne peut pas être inutile, bien que d'ordinaire, l'orgueil et l'intérêt personnel des rabbins grands et petits ne s'y prêtent pas volontiers.

Ne serait-ce point l'opinion de Zadoc-Kahn, le grand rabbin de toutes les Synagogues de France ?

Tout dernièrement, dans le "Hazevi," un journal de langue hébraïque publié à Jerusalem, le docteur Max Nordau faisait valoir pour le peuple juif la nécessité de conserver son idéal national ; le messianisme. Il disait :

"Sans idéal, aucun peuple ne peut exister. Pour que cet idéal puisse exercer une influence durable sur l'existence d'une nation, il faut justement qu'il ne soit pas facile de l'atteindre. C'est un idéal de ce genre que les Prophètes léguèrent à la nation juive. Le messianisme des Prophètes n'est susceptible d'aucun changement. Il est indestructible puisqu'il n'est pas réalisable par une voie naturelle.

Au croyant, il est l'espérance vivante; au non-croyant, il sera toujours le grand symbole dont la force est justement en ce que sa réalisation est au-dessus des forces humaines. C'est là qu'est la vitalité du peuple juif."

Oui, à une nation véritable et non errante, à un peuple réel, fixé dans une patrie nécessaire, ayant les lois et les institutions de son temps, progressant et devant progresser dans une justice plus haute et dans une civilisation mieux éclairée, réalisant et devant réaliser, chaque jour une partie des vérités, des libertés et des principes qui font la patrie plus belle et l'homme plus heureux dans une élévation de caractères et de sentiments, il faut toujours un idéal, un idéal de grandeur, de noblesse, de croyance et de suprême espérance. Cet idéal, peut-être difficile à atteindre et qui peut lui-même grandir, mais dont on peut se rapprocher par la volonté ou par la puissance de son attraction, est tout à la fois la vie et la foi d'une nation ou d'un peuple, pour ne pas dire de l'humanité elle-même. Et nous croyons que cet idéal doit être en haut, en avant, dans l'avenir, dans la clarté, dans la vision et dans la réalisation des choses augustes et éternelles. Il a le caractère de la beauté et de la splendeur. Il rayonne. C'est vers lui, sur sa voie lumineuse, le front levé, le cœur courageux et l'âme croyante, que marchent les nations et les peuples. Pour le voir, pour en sentir l'influence et la puissance, pour s'en rapprocher comme dans une religion sans doute et sans défaillance, il ne faut point se baisser, se matérialiser, fermer les yeux, se retourner ou prendre le chemin du passé dans le regret des choses mortes. Il ne peut pas être la résurrection de ce qui a été, de ce qui a fait son temps et de ce qui n'a plus une raison d'être. On ne le retrouve point parmi les tombes et dans la poussière des législations disparues et des religions emportées. Ce n'est pas là qu'il est vivant et qu'il fait vivre.

Et si l'idéal, n'étant plus qu'un simple regret de race ou de nation, devenait alors une erreur, un mensonge, une déception et une négation, aurait-il droit au nom que certains lui donnent, et que pourrait bien être pour nous servir de l'expression du docteur Nordau, un grand symbole" qui n'aurait plus de croyants, qui aurait perdu tout sens et toute signification, dont les prêtres ou les rabbins eux-mêmes, avec leur incrédulité supérieure, ne se serviraient plus que pour les besoins de leur caste ou la satisfaction de leur orgueil ?

Car le docteur Nordau, avec son singulier idéal, a tout simplement l'air d'un sceptique.

XXXII

Non, le messianisme juif des Prophètes depuis bien longtemps silencieux n'est plus et ne peut plus être un idéal dans nos temps, et si les Juifs en ont eu longtemps la fidélité et l'espérance, ils deviennent coupable aujourd'hui en conservant ce rêve irréalisable ou en ne voyant pas que ce rêve est réalisé.

Et pour le prouver aisément, avec la raison et la justice, il n'est pas besoin de se placer sur le terrain des choses religieuses, de se faire le défenseur d'une religion contre une autre et d'employer les arguments théologiques. Il est des évidences, des preuves éclatantes et des faits qui vous dispensent de cela. L'exposition de ces faits et de ces preuves suffit et doit suffire, et les démonstrations des temps ont des conclusions irrévocables sur lesquelles il est insensé de revenir, même quand on est israëlite.

Si le méssianisme des Juifs, esclaves des Juifs en servitude, dispersés et misérables, a pu avoir une raison d'être, contenir une quantité relative d'idéal et de vérité, se justifier par des choses promises, des propriétés annoncées, l'espérance d'une patrie juive exceptionnelle et d'une domination sur les autres races et sur les autres nations, on peut bien déclarer que ce messianisme, qui dure encore et qui durera longtemps ! qui a toute l'opiniatreté de l'orgueil et de l'égoïsme, qui étonne d'autant plus qui il n'a plus la croyance pour le soutenir, est une chose extraordinaire parmi les choses étranges. On peut dire qu'il vit sans être dans les conditions de la vie, ou que son agonie très longue, de bien des siècles peut jusqu'à un certain point faire croire à son éternité. C'est peut-être pour cela que le docteur Nordau déclare qu'il est "indestructible puisqu'il n'est pas réalisable par une voie naturelle." Y aurait-il donc une voie surnaturelle pour le réaliser ? Les rabbins, assurément plus sceptiques que ceux qui fréquentent leurs synagogues, connaîtraient-ils cette voie surnaturelle, et pensent-ils que les tribus dispersées, dans un merveilleux ravivement de foi, ayant retrouvé leurs tentes du désert, doivent reprendre le vieux chemin du Sinaï, briser et brûler le veau d'Or à sa base, y proclamer le jubilé social et sacré du Prophète, et gravir la Montagne des révélations divines où jadis Moïse seul est monté, a vu Jéhova et s'est entretenu avec lui ?

Mais si le messianisme, moins juif, moins égoïste ou moins personnel, n'ayant point la circoncision pour signe, n'étant plus du mosaïsme invariable ou irrévocable, procédant toutefois des Prophètes, mais des Prophètes mieux compris, des Prophètes ayant la vision véritable de l'avenir, comprenant que la Loi de Moïse elle-même, malgré sa haute autorité, n'était peut-être pas la vérité tout entière ou la justice absolue, et annonçant que des temps viendraient où la révélation du Sinaï ne suffirait plus, où la Loi divine et morale demanderait une autre formule, où quelqu'un, lui aussi né du peuple juif, mais plus grand que les autres Prophètes, plus haut dans la vérité, plus divin dans la justice, plus sauveur et plus rédempteur dans sa révélation et dans sa loi, serait le messie après lequel il n'y a plus d'autre révélation, d'autre loi, d'autre morale, d'autre justice et d'autres Prophètes ; si le messianisme, disons-nous, était ou est cela, celui qu'on appelle "maschiach" en langue hébraïque. Qu'est-ce que les Juifs d'aujourd'hui, après des milliers d'années de recherches, cherchent-ils encore avec la foi de l'espérance et qui donc attendent-ils dans l'accomplissement des temps et pour eux-mêmes ?

Est-ce parce que le Messie, qui avait en lui plus que le signe d'une nation, d'un peuple et d'une race, a été reconnu par tous les peuples, toutes les nations et toutes les races de la terre et de la civilisation, et que le monde romain s'est incliné le premier devant sa croix de sacrifice et son admirable doctrine d'amour et de fraternité entre tous les hommes, que le peuple juif, immobile dans son passé, inébranlable dans une loi et une foi mortes, incrédule devant les preuves les plus éclatantes des temps et des événements, ne veut pas reconnaître le Messie venu, lui nie les titres d'un révélateur et les vertus d'un rédempteur, et refuse d'entrer dans la foi générale, dans la famille commune et fraternelle, dans l'humanité qui ne peut pas avoir deux Dieux, deux morales et deux destinées ?

XXXIII.

Il n'est pas nécessaire d'être un chrétien d'une irréprochable orthodoxie pour reconnaître, par les faits et par les œuvres sociales, que le christianisme, comme doctrine et comme loi, comme idéal aussi, mais idéal sans déception et que l'avenir n'affaiblira pas, est en tous points supérieur au mosaïme ou judaïsme. Aucun philosophe sincère et de bonne foi n'hésite à le déclarer, et le Juif lui-même, étant éclairé et juste, admet cette supériorité incontestable et qui ne permet même pas la comparaison.

A vrai dire, que de philosophes et d'Israélites qui sont chrétiens !

Et pourquoi non ?

Le contraire n'étonnerait-il pas plutôt ?

Le judaïsme ou le mosaïsme, outre qu'il est particulier à un peuple, sans prosélytisme possible, proscripteur contre quiconque n'est pas de sa race, est aujourd'hui la foi et la loi du passé. S'il ne faut pas dire qu'il n'a pas eu sa raison d'existence, qu'il n'a point eu sa grandeur relative et sa supériorité, que le Sinaï de Moïse et du Décalogue ne fut pas un sommet dans le monde ancien, l'on peut cependant dire qu'il a achevé son œuvre et terminé sa mission. Tel qu'il a été, religion et législation d'un peuple, d'un peuple maintenant sans existence véritable et sans patrie, il n'est plus possible. Son tabernacle ne contient plus la vérité.

Nulle vérité n'est telle que parceque la justice l'accompagne et rayonne sur elle, et la justice de la loi mosaïque non seulement n'a pas la raison pour elle, mais encore cette justice, relativement à la conception chrétienne, est devenue bien douteuse ou bien imparfaite. Elle dit ce qui fut, non ce qui est et ce qui sera et il y a anachronisme à la conserver, c'est-à-dire déraison et entêtement.

Car si, évitant tout point religieux ou toute controverse de ce nom, nous ne devons offenser personne en trouvant que le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Moïse peut souvent être un Dieu terrible à qui ses serviteurs eux-mêmes prêtent parfois des sentiments de vengeange, nous pouvons cependant trouver que la justice juive, expression des temps ou elle s'est produite et du milieu ou elle s'est affirmée, porte en elle l'inflexibilité du talion et son appel du Sinaï au Calvaire. "Son œil pour l'œil, sa dent pour la dent, sa vie pour la vie avec toute la rigueur de celui qui ne pardonne pas et du juge qui ne doit pas pardonner, sans compter que la race étrangère elle-même n'a pas droit à ce talion, puisqu'elle est ennemie, ne sont point une justice comparable à celle que l'on trouve dans les paraboles et les actes de l'évangile, qui rayonne en amour et en charité dans les pas du Maître souriant et tendre, qui a toute consolation et toute espérance pour ceux qui souffrent et qui pleurent, qui trouvent, à la croix du sacrifice et de l'agonie, la sublime parole de pardon pour les bourreaux eux-mêmes.

La justice du judaïsme ou du mosaïsme est dure, presque cruelle, cruelle même. On peut dire qu'elle appartient au passé. Elle ne pouvait pas faire l'homme sensible, le peuple affectueux et la civilisation supérieure. Elle préparait aux Juifs, fils d'un Dieu plus terrible que clément, l'inévitable sort d'une race forte et résistante sans doute, qui vivrait certainement pendant des siècles, mais qui, malgré certaines qualités rares et précieuses, resterait bien longtemps étrangère dans le monde, vivrait mal et sans patrie, et finirait, après tout, en vertu de la loi de la vérité et des temps—supérieure à toutes les lois des hommes, par disparaître et se confondre dans la grande famille de l'humanité.

Mais celui qui, au point de vue moral, social et religieux, comme vérité, comme justice et comme idéal, hésiterait à mettre le christianisme vivant cent fois au-dessus du judaïsme mort, non seulement ne serait pas chrétien, mais encore ne serait ni penseur, ni philosophe, ni moraliste, ni historien, ni de son temps.

Le christianisme a aussi bien tué le judaïsme que le paganisme et non moins renversé le temple de Jérusalem que le Panthéon de la Rome antique.

J. GENTIL.

L'origine de la machine à écrire

A quelle époque peut-on fixer l'origine de la «machine à écrire»? Le «Praticien industriel» nous renseigne à ce sujet, comme suit:

Il y a eu des brevets pour machines à écrire avant les machines elles-mêmes. Mill prit un brevet en Angleterre en 1714, pour écrire en caractères d'imprimerie une lettre à la fois, l'une après l'autre; mais après ceci rien ne fut fait pendant cent trente ans, quand Bain et Wright prirent un brevet en Angleterre pour un télégraphe imprimeur, lequel cependant, n'eut pas de succès.

Aux Etats-Unis, Thurber, de Worcester, construisit une machine à marche lente et difficile. Fairbanks, en 1848, produisit une machine pour imprimer des couleurs sur étoffe, ayant des tiges verticales convergentes, portant chacune un caractère à son extrémite. En 1851, Foucault en produisit une pour imprimer des lettres en relief à l'usage des aveugles. Il y en eut d'autres sans importance. En 1856, Beach, de New-York, et deux ou trois autres prirent des brevets; mais rien de pratique ne parut jusqu'à la coopération de MM. Sholes, Soule et Glidden, en 1867.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un feuilleton nouveau : SACRIFICE D'AMOUR, récit des plus émouvants.

Le lecteur sera charmé par ces pages d'un ton varié, où abondent les images gracieuses. L'auteur, Paul Bertnay, a fait preuve d'une vigueur de touche, d'une imagination brillante, d'une sensibilité exquise ; il a su surtout mettre en relief toutes les qualités de cœur et d'esprit de son héroïne, âme vraiment d'élite capable de toutes les tendresses, de tous les dévouements, de tous les sacrifices.

PENSEES.

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

On ne veut rien connaître, on veut tout effleurer.

Efforçons nous de vivre avec pleine innocence.

MASCARADE !

(VERS INÉDITS.)

Ohé ! Masques !
Clowns fantasques
Etoupés,
Et huppés,
Fracis quines
Si coquines,
Truffaldins,
Si badins,
Scaramouches,
Fines mouches,
Vous, vilains
Trivelins ;
Vieux Cassandres,
Blonds Léandres,
Dont les loups
Sont jaloux ;
Duègnes prudes,
Soudards rudes ;
Arlequins,
Mannequins
Aux agiles
Bonds, et Gilles
Aux cœurs froids ;
Pierrots, rois
De Carême,
Face crème,
Lèvre en sang;
Vous, dansant
Sur vos pointes
Dûment jointes,
Jolis rats
D'Opéras ;
Carabosses
A deux bosses,
Diables nus
Et cornus,
Gentes fées,
D'or coiffées
Et nonnains
D'airs bénins ;
Matamores,
Turcs et Mores,
Noirs crépus
Et lippus ;
Vous, marquises,
Vous, fiers Guises ;
Spadassins ;
Médecins
Sous vos toges ;
Nobles doges ;
Nourrissons
Grands garçons
Et nourrices
Tentatrices ;
Débardeurs
Pleins d'ardeurs
Aux tapages ;
Mignons pages
Aux toquets
Si coquets ;
Vous, bergères
Tant légères ;
Vous, bergers,
Délogés
De quelle Alpe ?
Vous qu'on palpe,
Travestis
Bien bâtis;
O perruques
Sur les nuques,
O frisons
Des toisons;
Escarboucles
Dans les boucles;
Longs rubans
Et turbans,
Roufflaquettes
Et casquettes,
Affiquets
Et bouquets,
Chamarrures
Et fourrures,
Calicots
Et tricots;
Redingotes,
Fracs et cottes,
Casaquins
Et sequins,
Pendeloques
Et breloques,
Médaillons
Et paillons ;
Glands et dagues,
Gants et bagues,
Eventails
Et camails,
Collerettes,
Feux d'aigrettes,
Hauts talons
Et galons,
Fustanelles
Et flanelles,
Oripeaux
Et drapeaux,
Perles, pierres
Et rapières ;
Sons falots
Des grelots;
Pans et basques,
Brocs et fiasques ;
Mirlitons
Et pistons,
Clarinettes,
Castagnettes,
Tambourins
Et crincrins ;
Fanfreluches,
Choux et ruches,
Plis mouvants,
Nœuds bouffants,
Cascatelles
De dentelles
Sur drap fin....
Puisque enfin
Votre joie
Qui s'éploie,
Vos atours
Et vos tours,
Vos gambades,
Vos aubades
Et vos cris
Dans Paris
Font une ère
Debonnaire
Et des gens
Sans argents
Qui pâtissent
Adoucissent
Le souci,
Tous, merci !

UN DUEL.

S'étant rejoints, à neuf heures, devant la Cascade, les deux landaus filèrent, l'un derrière l'autre, à travers le Bois, le long des routes éclatantes du soleil, vers la villa Saint-Servan, à Ville-d'Avray, où devait avoir lieu la rencontre.

Dans la première voiture, se trouvaient Talloire, Verval et Leucord, ses deux témoins, un médecin : dans le second, Bernard-Duthil, pareillement accompagné de deux amis et d'un autre médecin. Et les promeneurs souriaient en voyant passer ce petit cortège, dont on devinait l'intention belliqueuse, le suivaient des yeux, longtemps, avec une expression de sympathie narquoise.

Levant son chapeau et passant un mouchoir sur son front moite :

—Diable ! murmura Verval, je ne voudrais pas, tout à l'heure, être à votre place. Par cette chaleur, le duel n'est déjà plus un sport si inoffensif ! On risque l'apoplexie, ma foi !....

Talloire ne daigna pas sourire.

—Ah ! ça, qu'as-tu donc, aujourd'hui, toi ?....demanda Verval. Je ne t'ai jamais vu ainsi ! ....Ce n'est pas sérieux, bien ! toute cette histoire ?.... Tu n'as pas l'intention d'abîmer ce petit jeune homme ?....

Le visage de Talloire s'empourpra d'un coup ; et se penchant vers son ami, il murmura d'une voix sourde et précipitée, pleine de violence contenue :

—Que t'importe à toi ?.... Te l'a-t-on donné à garder ?.... Non !....Hé ! bien alors ?....

—Bon, bon, calme-toi, fit Verval. Après tout, cela te regarde....Ce que j'en dis, moi....

Ses paupières battirent, interceptèrent un regard fin : il avait compris. Aussi bien, déjà soupçonnait-il cette ridicule altercation autour d'une table à jeu, de n'avoir jamais été qu'un trompe-l'œil, un banal prétexte à rencontre. L'incertaine et prodigue malveillance du monde accusait, d'ailleurs, et cette fois, non sans vraisemblance, le jeune Bernard Duthil d'avoir tout l'hiver rempli, auprès de Mme Talloire, l'intérim du mari qu'une mission diplomatique éloignait pour quelques mois de Paris.

—Non, non, reprit Talloire en s'animant : cette fois, ce ne pas un duel-joujou, un duel rette. Il y aura du dégât crois, et nous n'aurons pas rangé en vain ce "prince de science" !....

Le médecin, pauvre hère faconde et sans gloire, s humblement, acceptant l'ir prometteuse d'honoraires. loire, ayant rallumé sa cigar éteinte, retomba dans sa s rie, morne, sans que, cette nul tentât de l'en distraire.

***

Laissant les témoins à leur tit jeu de pile ou face, Tal s'en fut seul, d'un pas dé jusqu'au lieu du combat, un lée soigneusement ratissée, breuse. Ayant jeté sur un b sa jaquette, son gilet et sa vate, il se promena de long large, la tête basse, siffl machinalement. Un instan s'arrêta, se fendit brusquem et, se trouvant souple sur jarrets, dispos comme à la s il sourit de contentement, s lui.

Longtemps, Talloire s' montré mari patient, discret, zarre. Sa femme était jolie quette. Souvent, lorsqu'il s prochait d'un groupe, la con sation s'interrompait net et interlocuteurs le regarda avec un mélange d'embarra de malice. Talloire feigna ne s'en apercevoir point et loignait avec flegme.

Sa philosophie, pour ses mes qui savaient l'observer, chait une amertume et des cœurs. Mais, par une sorte dignité, il masquait d'ironie de scepticisme sa sensibi souffrante.

Ces derniers temps, des d tions de carrière, de graves barras d'argent, à la suite spéculations malheureuses, vaient aigri et poussé à bout, parce qu'il se trouvait dans situation inextricable, il a provoqué le jeune Bernard thil qui lui représentait, po moment, tout le côté hostile sa destinée.

Il le haïssait tout à fait : prétendait faire payer à ce heureux jeune homme, non lement ses torts personn mais encore ceux de ses de ciers, auprès de Mme Talloi faillite d'un amour qui n' pas tout à fait mort en lu perte de quatre cent mille fr sur les mines, la nomination de ses collègues à un d'ambassade qu'il convoitait, fin la somme de tous les im brables griefs, qu'il se croyait droit d'articuler. Il l'atten donc avec une certaine im tience.

***

L'adversaire parut enfin, détours d'un sentier. Et par le groupe des messieurs vêtus noir, lui-même semblait un damné à mort qu'on entra vers le lieu du supplice. Il s forçait de faire bonne conte ce et de marcher d'un pas me, mais ses jambes vacilla le trahissaient. Sa pâleur extrême et telle que re bérée sur sa face par le plast éclatant de sa chemise ; il re dait fixement, avec une att tion machinale et inquiète, trousse chirurgicale, les piles bandes que les médecins di saient sur le banc, non sans dre et symétrie.

—Peuh ! pensa dédaigneus ment Talloire, qui l'observait la derobée, le gaillard n'est p brave.... Sapristi, comme il l'air jeune !....

Et Talloire se sentait trout gêné, envahi d'une vague sourde colère qui n'était plus froide et rageuse ardeur con nue de tout à l'heure ; au lieu

---

deviendra un jour, et qui l'est de cœur et d'âme en attendant qu'il le soit sur la carte par la ligne bleue ou rouge des frontières. Tout à l'heure, j'étais à ma fenêtre, sur le Rhin, j'écoutais vaguement le bruit des moulins à eau amarrés aux vieilles piles disparues du pont de Charlemagne, et je rêvais aux grandes choses que Napoléon a faites ici, lorsque d'une croisée voisine, une voix de femme, une voix charmante, m'a apporté par lambeau des vers charmants :

J'aime qu'un russe soit russe
Et qu'un anglais soit anglais.
Si l'on est prussien en Prusse,
En France, soyons français.
.....
Mes amis ! mes amis !
Soyons de notre pays !
.....
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu fors l'honneur !
.....
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accable.

Ces vers de vous, ces nobles vers, entendus de cette façon et dans ce lieu, m'ont remué profondément. Je vous les envoie mutilés comme le vent me les a apportés. Ils m'ont fait venir les larmes aux yeux, et j'ai senti un besoin irrésistible de vous écrire. J'avais le cœur serré dans ce pays où un français ne devait pas être un étranger, où un soldat blanc et un soldat bleu, c'est-à-dire l'Autriche et la Prusse, montent la garde devant la citadelle défendue en 94 par nos Mayençais et agrandie en 1807 par Napoléon. Vos vers m'ont dilaté l'âme. Ce chant d'une femme, c'est la protestation de tout un peuple. J'ai pensé que vous seriez heureux de savoir que les échos du Rhin sont pleins de votre voix et que la ville de Frauenlob chante les chansons de Béranger.

Quant à moi, je ne fais que passer à Mayence, mais j'en emporte une émotion profonde. Je vous la dois et je vous en remercie. Cher grand poète, je suis à vous du fond du cœur.

***

Pendant un autre voyage, un voyage aux Pyrénées, Victor Hugo perd sa fille Léopoldine, noyée, comme on sait, à Villequier, avec son mari Charles Vacquerie. Il apprend en route l'affreux malheur ; il écrit :

A Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches.

Saumur, 10 septembre 1843.

Chère mademoiselle Louise, je souffre, j'ai le cœur brisé ; vous le voyez, c'est mon tour. J'ai besoin de vous écrire, à vous qui l'aimiez comme une autre mère ; elle vous aimait aussi, vous le savez.

Hier, je venais de faire une grande course à pied au soleil dans les marais ; j'étais las, j'avais soif, j'arrive à un village qu'on appelle, je crois, Subise, et l'entre dans un café. On m'apporte de la bière et un journal, *le Siècle*. J'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte.

J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots peuvent le dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme.

Oh ! mon Dieu, que vous ai-je fait ! Elle était trop heureuse, elle avait tout, la beauté, l'esprit, la jeunesse, l'amour. Ce bonheur complet me faisait trembler ; j'acceptais l'éloignement où j'étais d'elle afin qu'il lui manquât quelque chose. Il faut toujours un nuage. Celui-là n'a pas suffi. Dieu ne veut pas qu'on ait le paradis sur la terre. Il l'a reprise. Oh ! mon pauvre ange, dire que je ne la verrai plus !

Pardonnez-moi, je vous écris dans le désespoir. Mais cela me soulage. Vous êtes si bonne, vous avez l'âme si haute, vous me comprendrez, n'est-ce pas ! Moi, je vous aime du fond du cœur et, quand je souffre, je vais à vous.

J'arriverai à Paris presque en même temps que cette lettre. Ma pauvre femme et mes pauvres enfants ont bien besoin de moi.

Je mets tous mes respect à vos pieds.

VICTOR HUGO.

Mes amitiés à mon bon Armand. Que Dieu le préserve et qu'il ne souffre jamais ce que je souffre.

***

A Emile Deschanel, à Bruxelles.

Marine Terrace, 14 janvier 1855.

Je travaille presque nuit et jour, je vogue en pleine poésie, je suis abruti par l'azur ; de là mon silence, cher poète, mais je vous aime.

Vos reproches sont justes, charmants, et injustes. Je pense à vous bien souvent. Le mercredi soir il me semble que j'ai une heure plus vide que les autres ; et ma bête dit à mon esprit : Que tu es bête ! il y a trop loin pour aller ce soir à son cours !

Vous êtes mon voisin pourtant: vous voilà installé magnifiquement dans cette Grande Place où j'ai niché sept mois entre le haut beffroi, plein du duc d'Albe, et la bouteille à encre d'où sortait Napoléon le Petit. Vous rappelez-vous ? Vous veniez le matin ; Charras était dans un coin, Lamoricière dans l'autre, fumant dans la pipe de Charles ; Charles et Hetzel sur le canapé qui me servait de lit ; et, avec le beau soleil dans ma large fenêtre, je vous lisais une page du livre. Les bonnes poignées de main qu'on se donnait ensuite !

Maintenant tout s'est coloré autrement, en rose pour vous, en sombre pour moi. Vous êtes marié au succès, au bonheur, à une charmante femme, à un public amoureux, aux applaudissements, aux sourires; moi j'ai épousé la mer, l'ouragan, une immense grève de sable, la tristesse et toutes les étoiles de la nuit.

Je vous souhaite, Madame, la bonne année, deux patries et deux hommes, la Belgique plus la France, et votre mari plus un fils.

Ecrivez-moi, cher ami, jetez dans mes rêveries ce bon rire gaulois que vous avez et que j'aime Nous attendons le petit Franco-Belge à époque fixe : nous savons que vous visez juste.

Je prends vos deux baisers et je vous en rends quatre, un sur chaque joue. V. H.

Dites à mon excellent et cher Hetzel que je fais force de rames vers lui. Ce sera un livre à part que ces *Contemplations*. Si jamais il y aura eu un mirroir d'âme, ce sera ce livre-là.

***

Une jeune cousine de Victor Hugo, fille de son oncle, le colonel Louis Hugo, allait prononcer ses vœux au Carmel de Tulle, abandonnant sa part de fortune à son frère. Victor Hugo, de son exil, lui écrit :

A Mademoiselle Marie Hugo (Aujourd'hui sœur Sainte-Marie-Joseph.)

Jersey, 22 juillet (1856).

Je te remercie de ton souvenir, chère enfant. Ta petite peinture est charmante ; la rose ressemble à ton visage et la colombe à ton âme : c'est presque une peinture de toi que j'ai, en attendant l'autre. Tu me la promets et j'y tiens.

Les vers que tu nous as envoyés ce printemps avaient beaucoup de grâce : il y avait sur toi particulièrement des strophes tres douces et très heureuses. Dis-le de ma part à l'auteur, qui doit être charmante si elle ressemble à sa poésie.

Chère enfant, tu vas donc bientôt faire ce grand acte de sortir du monde. Tu vas t'exiler, toi aussi ; tu le feras pour la foi comme je l'ai fait pour le devoir. Aussi est-ce du fond du cœur que je te demande ta prière et que je t'envoie ma bénédiction.

Je serais heureux de te voir encore une fois dans cette suprême journée de famille dont tu me parles. Dieu nous refuse cette joie ; il a ses voies. Résignons-nous. J'enverrai près de toi l'ange que j'ai là-haut. Tout ce que tu fais pour ton frère est bien ; je sens là ton cœur dévoué et noble. Chère enfant, nous sommes, toi et moi, dans la voie austère et douce du renoncement ; nous nous côtoyons plus que tu ne penses toi-même. Ta sérénité m'arrive comme un reflet de la mienne. Aime, crois, prie ; sois bénie.

***

A George Sand

4 août 1855.

J'apprends qu'un malheur vi de vous frapper. Vous avez p du un petit enfant.

Voulez-vous permettre à qu qu'un qui vous aime de prendr votre main dans les siennes et d vous dire que tout son cœur est vous. Vos deuils sont les miens par la même raison qui fait qu vos succès sont mes bonheurs Grande âme, je souffle en vous

Je crois aux anges, j'en ai dan le ciel, j'en ai sur la terre. Vo tre cher petit est maintenant au dessus de votre tête illustre une douce âme ailée. Il n'y pas de mort. Tout est vie, tou est amour, tout est lumière, attente de la lumière. Je me mon tendre respect à vos pieds Je vous aime bien.

***

A Villemain.

Hauteville-House, 17 novembre 1859.

Cher ami, savez-vous ce que c'est que l'exil ? C'est de n'entendre qu'au bout de six mois les mots prononcés par vous qui êtes une des paroles illustres de ce temps. Un ami m'est arrivé hier de Paris. Il a eu l'heureuse idée de mettre dans sa malle vo tre livre sur Pindare, et me voi là depuis hier lisant cette œuvre